

L'anti-musée

Par **Martin Granger**

Association Zazie Mode d'Emploi

"Le vacarme intermittent de ces petits coins me rassure". Lorsqu'il écrit cette phrase, Paul Valéry suit un algorithme assez simple consistant à transformer chaque mot significatif par son contraire en prenant pour point de départ la fameuse proposition de Pascal "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie". C'est ce qu'on appelle une antonymisation. Un procédé dont la fertilité tient à ce que le langage n'est pas une bijection : un mot peut très bien n'avoir pas de contraire, ou en avoir plusieurs possibles.

Comment appliquer cette méthode aux œuvres d'art plastique ? Prenons l'une des plus célèbres, la *Joconde* de Leonardo. Quel serait le contraire d'une femme à l'attitude paisible, au sourire doux et énigmatique, les bras reposant calmement sur un accoudeur sur fond de paysage montagneux ? Pourquoi pas un homme grimaçant dont la bouche est un trou informe, les poings serrés autour des mâchoires, sur fond de paysage maritime ? On s'aperçoit alors qu'Edvard Munch n'est pas allé chercher bien loin l'inspiration pour son célèbre tableau *Le Cri*.



De la même manière, cette statue signée Giacometti qui représente un homme squelettique s'avançant tristement, la peau rugueuse et terne, pourrait s'antonymiser en une grosse femme au corps parfaitement lisse qui danse en dégageant une impression de joie et de légèreté renforcée par des couleurs éclatantes. Et voilà qu'apparaît une des *Nanas* de Niki de Saint-Phalle (avec un peu de mauvaise foi, certes).



Après avoir pratiqué ce jeu, difficile, de déambuler dans un musée sans se demander à quelle anti-œuvre correspond chaque œuvre exposée. Voici donc quelques anti-descriptions qui seront d'un grand profit aux artistes en mal d'inspiration. On peut aussi imaginer pratiquer ce jeu à la manière des devinettes (en supposant l'œuvre de départ connue de tous les joueurs).

Un homme obèse aux longs cheveux blonds, vêtu d'un complet à pois verts est assis sur un siège en marbre. Devant lui, sur une table de bois, des brocolis et un jus de carotte qu'il contemple avec un regard gourmand. À l'arrière-plan, une futaie.



Sur le pont d'un navire transatlantique aux cheminées fumantes, un groupe de femmes richement vêtues — soieries, colliers de perles, bottes de cuir, chapeaux à plumes de paon — font bombance. Elles ne semblent pas remarquer, dans le coin supérieur gauche du tableau, un naufragé sur le point de se noyer qui agite désespérément un mouchoir.

Dans un jardin, un homme et une femme sont en plein pugilat. La femme semble prendre l'ascendant, et saisit l'homme par le cou. Autour d'eux, six personnages les regardent avec des attitudes allant du dégoût à la compassion. On distingue à l'arrière-plan les tour jumelles du World Trade Center.



Deux bras de femme en obsidienne. Malgré quelques marques dues aux outrages du temps, leur état de conservation est remarquable. Les angles nets, les mains crispées, les veines saillantes sur les bras décharnés provoquent un sentiment d'inquiétude. On n'a pas tellement envie de voir le corps auquel ces membres se rattachaient.

Un vieillard vêtu d'un élégant costume sombre brandit un drapeau irlandais et un violon. Autour de lui, une foule souriante s'avance calmement, équipée d'objets hétéroclites parmi lesquels on distingue une courgette, un verre en cristal, une clarinette, une bobine de fil à coudre... À l'arrière-plan, on distingue des indigents faisant la queue devant une soupe populaire.



Cinq hommes sont représentés dans un style académique voire pompier, avec un réalisme presque photographique. Ils sont équipés d'armes et de casques rutilants, et vêtus de longs manteaux de velours rouge. Les visages sont fermés, hostiles. Au premier plan, un bol de porridge.

